

UN CERTAIN ASPECT DU MICRO-CLIMAT DU MASSIF DU GODA

par Robert THOLOMIER

Au cours de missions dans la zone nord-ouest du Cercle de Tadjourah, nous avons été amené, durant trois saisons chaudes, à réunir diverses données climatologiques au Plateau du Daï (1) et aux environs immédiats : température, humidité atmosphérique, condensation, pluies, débit des sources, recherche d'emplacements favorables pour sondages hydrauliques, etc.

Comme but du présent propos, on retiendra seulement un aperçu des composantes d'un milieu climatique qui est à peu près unique en République de Djibouti.

A l'époque, le chef du service de la Météorologie à Djibouti, quelque peu démuné de renseignements pour la région envisagée, avait bien voulu nous prêter matériel de mesures, abaques et même instructions ministérielles.

On étonnerait bien le voyageur, de passage à Djibouti aux mois de juillet et d'août, en lui affirmant qu'à quelque soixante kilomètres à vol d'oiseau, il trouverait un endroit où le climat est celui de la Côte d'Azur au mois de mai. On passerait aussi pour un plaisantin si, l'on racontait que, durant la saison torride qui règne sur presque toute la surface du pays et en dépit de cette faible distance, l'on couche dans cet éden avec une couverture.

Ce lieu de rêve n'est rien d'autre que le massif connu de beaucoup d'initiés : les monts Goda avec leur point culminant à 1.715 mètres et leur plateau du Daï de 1.470 mètres d'altitude, l'ensemble dominant la côte nord du golfe de Tadjourah.

(1) Autrement orthographié Day (selon la transcription de la carte du TFAI au 1/100 000 éditée par l'Institut Géographique national).

Si, à Arta, à 750 mètres d'altitude, les écarts de température entre le jour et la nuit, en été (de l'ordre de 10 à 15 degrés), permettent un repos nocturne relativement agréable, la température diurne reste encore pénible avec quelques degrés seulement de moins que celle de Djibouti.

Si à Randa, à l'altitude 950 mètres, l'humidité de la mer est absente, on trouve encore durant l'été des températures diurnes maxima de 35° à 38° et des minima de 26° à 29°, les estivants n'ayant comme horizon qu'une cuvette coupée des vents où l'épineux est toujours roi à quelques dizaines de mètres des résurgences d'eau douce.

Par contre, au Plateau du Daï, au cours du mois d'août, on a pu observer les ambiances que l'on trouve inscrites au graphique 1 où l'on a juxtaposé les températures sèches et les degrés hygrométriques et qui a été établi sur des moyennes de 24 heures, à la lisière sud-ouest de la forêt, en plein air et à l'ombre, devant la chaumière de l'Administration.

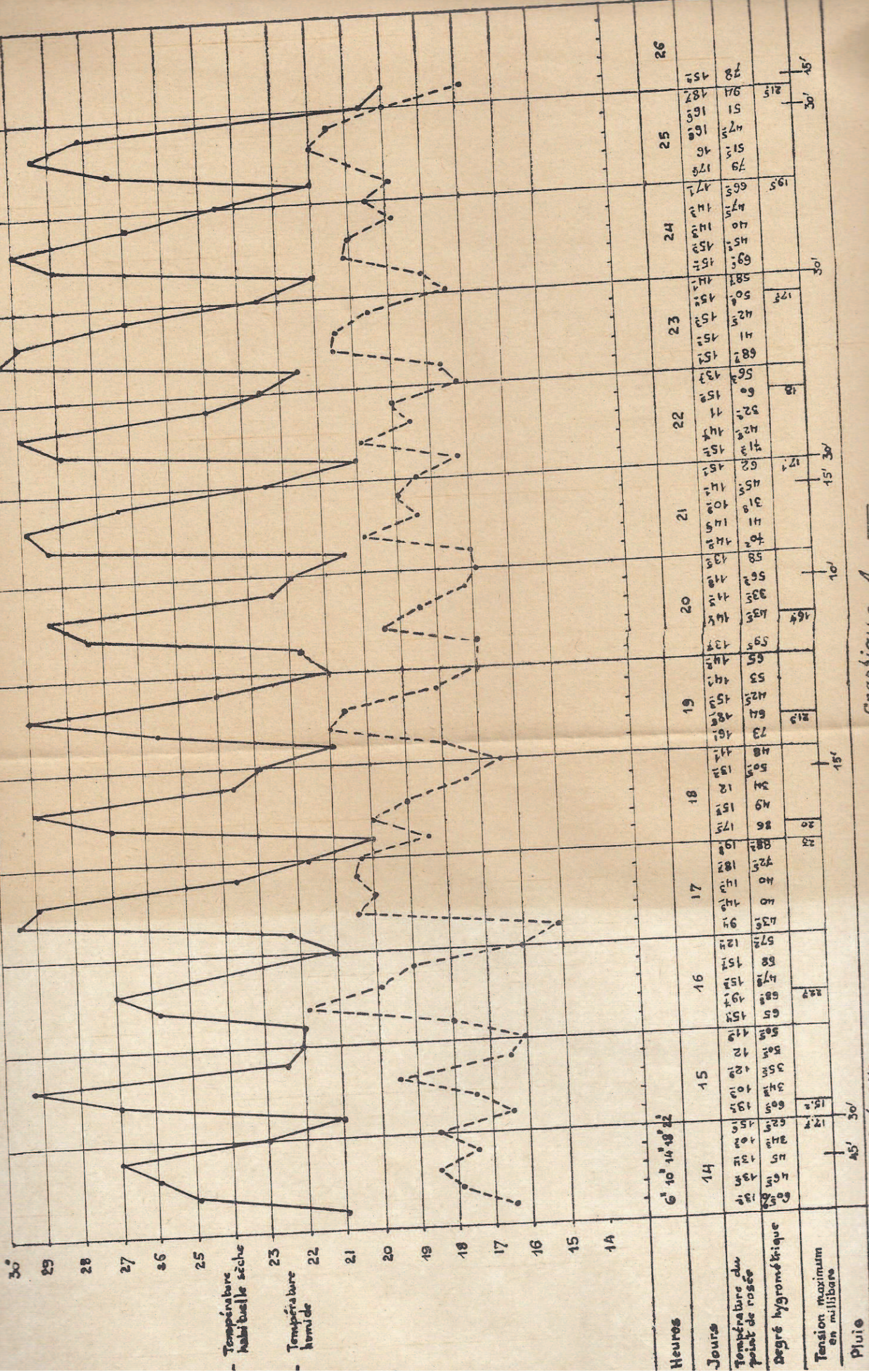
Premier résultat : on constate une quasi-permanence de la température (25°) et de l'humidité relative (55 %) et, découlant de ces deux facteurs mais non inscrite sur le graphique, une tension atmosphérique voisine de 19,5 millibars (2).

Deuxième résultat : les éléments climatiques enregistrés simultanément à Djibouti (les deux courbes supérieures du graphique 1) offrent une comparaison suffisamment édifiante pour que l'on puisse se dispenser de tout commentaire.

(2) 1000 millibars = 750 millimètres de mercure.

MESURES PSYCHROMETRIQUES

AU PLATEAU DU DAÏ (1470^m d'alt.)
AU COURS D'UN MOIS D'AOUT



Il n'en est évidemment pas de même en saison fraîche durant laquelle on peut voir ruisseler, au mois de décembre par exemple, la toiture en tôle de la « maison du gouverneur » ; mais alors, en cette saison, la question ne présente plus guère d'intérêt.

Enfin, autre considération importante : la tension de la vapeur d'eau atmosphérique.

Les tables ont permis d'établir la cinquième ligne du bas du graphique 4 où l'on a noté seulement les valeurs maxima journalières de la tension en millibars.

On rappellera ici tout l'intérêt que revêt la notion de tension, en rapport direct avec la santé de l'individu. Si les physiologistes ont montré que la forte chaleur seule, jusqu'à une limite déterminée par l'adaptation, n'était pas particulièrement à redouter et qu'il n'était pas non plus insalubre de vivre dans une atmosphère humide à température raisonnable, il n'en était pas de même dans une ambiance où ces deux facteurs étaient simultanément élevés ; de sorte que la valeur de la tension, qui est en quelque sorte, la résultante de ces derniers, représente avec assez de précision l'importance du bien-être ou des malaises ressentis par l'habitant.

On admet, pour un bon équilibre de l'organisme, une valeur maximum de tension de 26 millibars environ. Au-dessus de ce chiffre, il y aurait fatigue pulmonaire et cardiaque, aggravée par de brusques variations du facteur en cause.

Or, que constate-t-on dans différents milieux ?

— A Djibouti et à l'extérieur : une valeur annuelle de 30 millibars et, entre le mois de mai et le mois d'août (généralement vers 16 heures) des sauts de l'ordre de 30 millibars en moins d'une heure. Conséquence pour un individu même adapté : une incidence fâcheuse sur l'organisme durant huit ou neuf mois de l'année.

— Dans une pièce pourvue d'un conditionneur : une zone de confort située approximativement entre 22 et 26 millibars. C'est un gros progrès ; malheureusement, pourrait-il même vivre 24 heures sur 24 dans un climat artificiel - ce qui n'est guère pensable - le Djiboutien n'a généralement pas la possibilité d'équiper une maison entière pour différentes raisons dont la principale est une dépense peu compatible avec un budget familial courant. La frigorie sous climat torride est beaucoup plus onéreuse que la calorie sous climat froid.

— Au Daï : pendant la période la plus défavorable de l'année sur l'ensemble du pays, une ambiance caractérisée par les chiffres de la 5^{me} ligne du graphique 4. On y remarque que la moyenne des tensions est de 19,1 millibars.

Conclusion : grâce à son micro-climat, le Daï est le meilleur des milieux conditionnés du territoire de la République.

Si l'on ajoute à cette qualité quelques pluies bienfaisantes (6^{me} ligne du graphique 4) et l'un des panoramas les plus majestueux que l'on puisse trouver dans le pays, on serait tenté de se demander pourquoi - paraphrasant la formule connue - on ne transporterait pas la ville à la montagne... ou tout au moins pourquoi le Djiboutien n'y passe pas plus souvent les week-ends.